Document generated on 06/04/2025 7:05 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Les éditions d'Acadie

Denis LeBrun

Number 12, February–March 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21472ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this document

LeBrun, D. (1984). Les éditions d'Acadie. *Nuit blanche*, (12), 70–71.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les éditions d'Acadie

Michel Henri

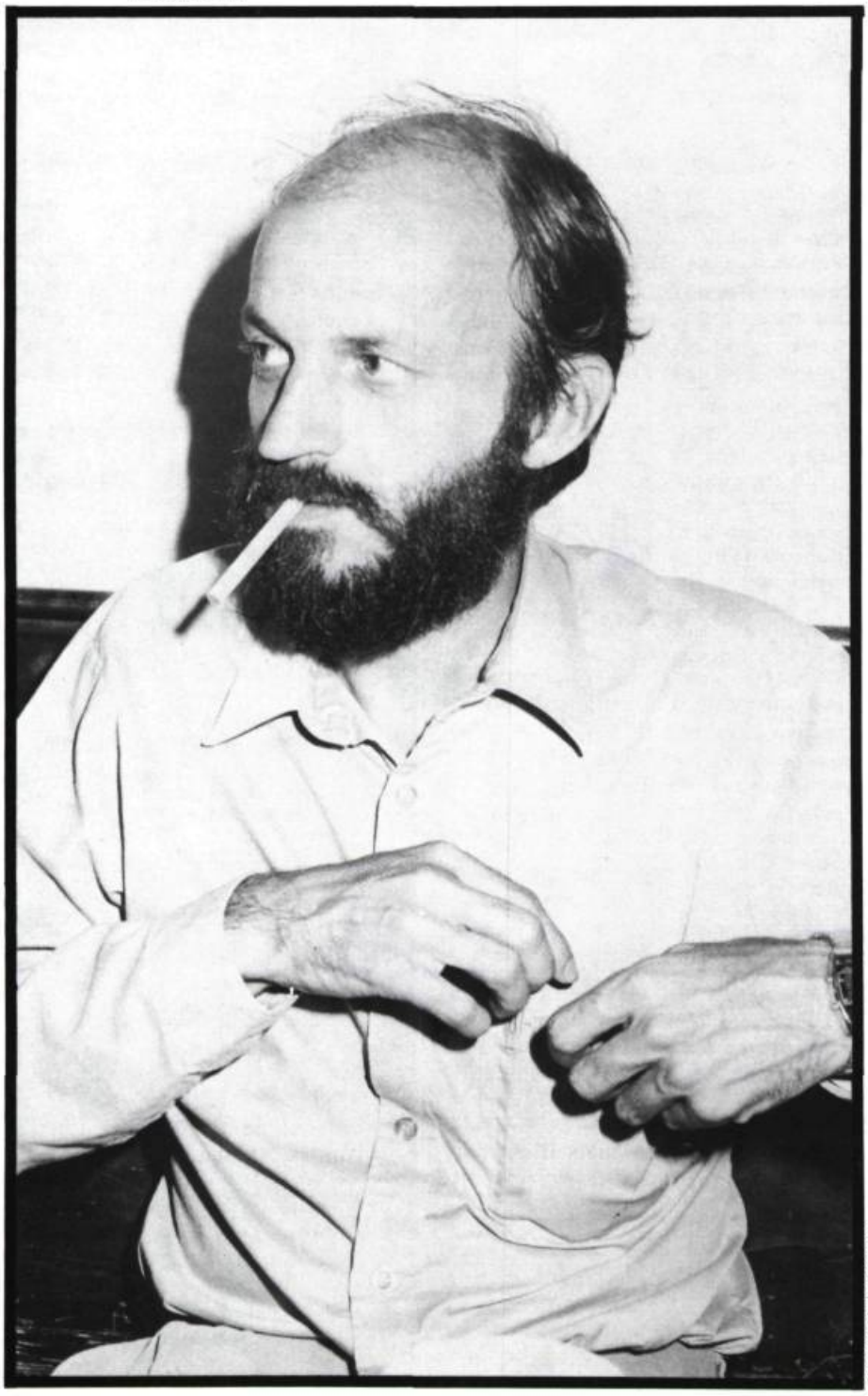

Photo A.M. Guérineau

Fer de lance de la littérature acadienne depuis près de 13 ans, les Éditions d'Acadie ont permis à près de 70 écrivains acadiens d'être publiés. Avec maintenant plus de 100 titres au catalogue et une production annuelle de 15 à 20 titres, cette jeune maison d'édition est devenue un véhicule essentiel de la culture acadienne. Nous avons rencontré son directeur, M. Michel Henri. Il nous raconte l'histoire, les contraintes et les succès de sa maison d'édition.

«Il n'était pas facile d'être écrivain acadien dans les années 60. À moins d'intéresser un éditeur québécois, phénomène rare, les chances d'un auteur d'être un jour publié paraissaient très minces. Aussi, en 1972, quelques auteurs décidaient de prendre leur sort en main et de fonder une maison d'édition typiquement acadienne: les Éditions d'Acadie. En plus de s'éditer eux-mêmes, les fondateurs espéraient stimuler l'émergence de nouveaux auteurs et l'épanouissement d'une littérature acadienne dynamique.

Comme c'est souvent le cas dans une nouvelle maison d'édition à vocation littéraire, les premiers livres furent consacrés à la poésie. Je pense à Melvin Gallant, Herménégilde Chiasson, Léonard Forest, Raymond Leblanc, pionniers de la première heure. Mais, très rapidement, la maison s'ouvrit au roman et au

théâtre. Des livres tels *Gabriel et Geneviève* d'Hector Carbonneau, *Raconte-moi Massabielle* de Jacques Savoie ou *Ti-Jean* de Melvin Gallant sont parmi les plus connus. Ce qui par contre est nouveau pour nous depuis deux ou trois ans, c'est l'ouverture aux autres genres comme les livres scolaires, les livres pratiques et les essais. On publiait récemment, entre autres, un essai politique, *La question du pouvoir en Acadie*; un guide pratique de disciplines en milieu scolaire, *La règle ou la raison*; ou encore notre tout dernier né et le premier livre d'une collection universitaire, *L'histoire de la littérature acadienne*. Nous nous sommes ainsi progressivement implantés dans un beaucoup plus large secteur du public acadien.

Notre vocation est avant tout régionale, c'est sûr! Comme maison d'édition acadienne, c'est normal pour nous autres de publier d'abord et avant tout des auteurs acadiens ou des livres qui parlent de l'Acadie; mais ceci n'empêche pas que certains de nos livres atteignent, en termes de contenu, une dimension universelle. Je prends par exemple le dernier livre de France Daigle, *Sans jamais parler du vent*, qui reçoit présentement un accueil très chaleureux de la critique, tant au Québec qu'en Acadie, ou encore à un essai comme *La règle ou la raison* qui peut devenir un instrument de référence pour les parents et professeurs de n'importe où.

Compenser par l'imagination

Sur le plan pratique, notre gros problème en Acadie, c'est de mettre en marché et de distribuer nos livres pour les rendre accessibles à l'ensemble des Acadiens. Il n'existe pas comme au Québec un réseau de librairies structuré. Seulement six librairies francophones tiennent une proportion importante de notre fond. En incluant les tabagies et les kiosques d'été, on est présent dans une quarantaine d'endroits au Nouveau-Brunswick. On doit donc compenser par l'imagination pour pousser la pénétration de nos livres. On organisera des séances de signatures, des conférences ou des lectures avec nos auteurs par exemple. Ou bien alors on proposera aux magasins d'une localité de garder en consignation les livres de l'auteur du coin. Les gens sont plus curieux des livres écrits par quelqu'un de chez eux.

Le Québec représente aussi un débouché important pour nos livres; 15 p. cent de notre chiffre d'affaires provient de nos ventes au Québec et je crois qu'on pourrait augmenter sensiblement ce pourcentage. Les Québécois sont de plus en plus curieux des Acadiens. On ne nous considère plus comme une espèce en voie de disparition. Il y a aussi pour nous tout le marché des Acadiens immigrés au Québec.

L'aide de l'État

Mais il demeure évident qu'une maison d'édition acadienne, avec un bassin de population de 250 000 personnes, a besoin d'un soutien financier de l'État pour survivre. D'ailleurs, même les maisons d'éditions québécoises, avec un marché potentiel de six millions d'habitants, ne peuvent s'en sortir sans subventions. On reçoit donc de l'aide du Conseil des Arts et du ministère des Communications du Canada. On obtient également un montant du gouvernement du Nouveau-Brunswick. Mais la province n'est pas riche, et malgré les promesses «électorales» qu'on nous fait, le chèque n'est jamais très élevé. Les éditeurs anglophones de la province ont d'ailleurs les mêmes difficultés que nous, mais je crois que, dans l'ensemble, l'édition francophone est plus dynamique. On a peut-être plus de choses à dire parce qu'on est dans une situation culturelle plus instable.

Présentement, on arrive à une croisée des chemins. Après avoir fonctionné en grande partie sur une base de bénévolat, il devient de plus en plus difficile, avec plus de 100 livres à gérer et une production annuelle de 15 à 20 titres, de continuer un travail professionnel sans une équipe permanente. On n'a pas encore la solution, mais il est sûr qu'il faudra bientôt se trouver un nouveau type de fonctionnement adapté à nos besoins.

Des best-sellers féminins

Un tirage moyen chez nous se compare au tirage d'une maison d'édition québécoise de même type. On vend certains titres à 400 exemplaires, d'autres à 2 000. *Le guide de la cuisine traditionnelle* a dépassé pour sa part 5 000 copies en deux ans. C'est un «best-seller» pour nous. D'un autre côté, le livre de Germaine Comeau, *L'été aux puits secs*, tiré à 750 exemplaires et épuisé en six mois, est également, compte tenu du genre, une très bonne réussite.

Les femmes sont omniprésentes dans la littérature acadienne. Nos meilleurs auteurs sont des femmes et elles représentent plus de 50 p. cent de notre fond d'édition. C'est peut-être une question d'endurance à la lutte, un besoin plus pressant de s'exprimer, de sortir de leur coquille. Sur nos dix derniers titres, cinq sont écrits par des femmes: France Daigle, dont j'ai déjà parlé; Diane Légère, une poète qui vient de publier un très beau livre, *Sorcières de vent*; Janine Landré Thériault, une romancière qui génère une clientèle très fidèle avec *Le moustiquaire*; Marguerite Maillet avec son *Histoire de la littérature acadienne* et *L'été aux puits secs* de Germaine Comeau. C'est donc un apport majeur dans notre littérature.

Tourné vers l'avenir

Au Nouveau-Brunswick, nous retrouvons maintenant quatre maisons d'édition francophones: les Éditions d'Acadie, les Éditions Perce-Neige, les Éditions de l'Océan et les Éditions des Aboiteaux. Il est difficile de parler pour les autres maisons d'éditions francophones du Canada mais il me semble qu'il s'y passe des choses très dynamiques. Je pense, par exemple, à des maisons bien établies comme les Éditions du Blé ou les Éditions des Plaines au Manitoba et les Éditions Prise de parole en Ontario. Pour ma part, j'y vois le signe de cultures encore très vivantes. Aussi, quand on parle d'extinction des francophones hors Québec d'ici 100 à 150 ans au rythme d'assimilation actuel, on veut peut-être nous enterrer un peu vite. Et puis, le courant peut toujours changer de bord!» ■

Entrevue réalisée par
Denis LeBrun